

« Sensation » peut être lu comme un poème qui relève de l'illumination, dans la mesure où y apparaît quelque chose comme une ascension des plaisirs les plus terrestres jusqu'à une espèce de communion mystique avec la nature, avec l'univers. Le poète en effet peut être comparé ici à celui qui est illuminé par la lumière divine. Mais il faut remarquer que la force qui le traverse ici et le transcende ne semble pas être fondamentalement lumineuse. Il dit en effet « Mais l'amour infini me montera dans l'âme » : on a le sentiment qu'une force traverse son corps pour aller jusqu'à son âme. Mais si cette force "monte", c'est qu'elle vient d'en bas : de la terre, où la lumière ne pénètre pas.

Au long du poème, on entend que la Nature et le poète s'interpénètrent : Rimbaud ne va pas sur les sentiers, comme on le dirait naturellement, mais dans les sentiers. Le vent semble envelopper sa tête, comme le liquide amniotique, le plasma enveloppent le corps du bébé dans le ventre de sa mère, ou comme l'eau enveloppe le corps du plongeur, lorsqu'il écrit : « Je laisserai le vent baigner ma tête nue ». On le voit, le poète est

baigné dans un autre élément; il est à l'intérieur de quelque chose. Mais ce quelque chose n'est pas fondamentalement la lumière: c'est la terre, c'est l'eau, c'est le vent. Le verbe «illuminer», du latin illuminare, est formé du préfixe in- («dans») et du verbe luminare: il évoque l'idée de mettre dans la lumière. D'une certaine façon, ce n'est pas une illumination, c'est une «innaturation».

Ce qu'on peut noter aussi, c'est que la lumière dans «Sensation» est, donnée par le premier hémistiche du poème («Par les soirs bleu d'été»), est une lumière relativement sombre, une lumière crépusculaire: ce qui semble intéresser Rimbaud dans la lumière, c'est qu'elle soit mêlée à l'obscurité; la lumière est plus attirante quand elle est quelque part entre la nuit et le jour, quand son caractère mêlé ouvre une porte sur le mystère. Dans «Sensation», on a envie d'imaginer que la lumière vient des étoiles de la nuit, comme la «Grande Ourse» de «Ma Bohème»...

*

On remarquera d'ailleurs que, dans «Ma Bohème», il s'agit encore du crépuscule du soir

et non pas du petit matin : « Ces bons soirs de septembre ». Autrement dit, c'est davantage le passage du jour à la nuit, plutôt que celui de la nuit au jour qui semble importer à Rimbaud. D'une certaine façon, plutôt que d'une illumination, il s'agit d'une « inobscurisation », comme si, pour y voir clair dans l'homme, il fallait d'abord y voir sombre.

Mais arrêtons-nous un peu sur le vers qui, dans « Ma Bohème », évoque les étoiles : « Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou ». Les étoiles-là ont quelque chose de très humain, et, plus précisément, de très féminin : elles font le doux bruissement de la robe féminine, qu'il s'agisse de la robe de la mère, ou de la robe d'une femme désirable. Autrement dit, les étoiles, qui sont les luminaires du ciel pendant la nuit sont comme des femmes : les étoiles au ciel gravitent vers la terre, et disent peut-être l'espoir de trouver dans les femmes la lumière.

*

« Révi pour l'hiver » est à cet égard particulièrement intéressant. Encore une fois, le poème se déroule le soir, puisque la

femme à laquelle il s'adresse doit fermer les yeux pour ne point voir « les ombres des soirs ». Mais ce qui importe au niveau de la lumière ici, n'est-ce pas d'abord que la nuit permet de faire contraste avec la lumière artificielle qui semble régner dans le wagon ? Ce contraste apparaît de façon très nette dans l'opposition entre les deux couleurs présentes dans la première strophe (« un petit wagon rose », « des coussins bleus ») et le noir redoublé dans la deuxième strophe (« de démons noirs » et de loups noirs »). Y'il y a illumination ici, si la lumière est au centre, c'est aussi parce qu'elle est entourée par l'obscurité.

Avrètons-nous aussi, pour mieux comprendre cela, sur le titre du poème : « Révé pour l'hiver ». La scène qui est décrite ici est présentée, au futur (« nous irons, nous serons, tu feras... ») comme un rêve. Or, qu'est-ce qu'un rêve, si ce n'est comme une illumination intérieure, dans la nuit du sommeil ? Il s'agit bien d'une vision qu'on voit à l'intérieur de soi, alors que l'extérieur est dans l'obscurité. Ce poème évoque bien une lumière à l'intérieur ; avoir des illuminations, c'est bien cela : voir ce qu'on ne voit pas, voir avec d'autres yeux ce que ne voient

pas les yeux du corps.

Il est à cet égard particulièrement intéressant d'observer combien le rêve est important dans Les cahiers de Douai. Ainsi, au cœur de la première strophe de « Sensation », le poète se présente-t-il comme un « rêveur ». Ainsi on peut tout naturellement associer le dormeur du « Dormeur du val » au rêve, même si ce dormeur-là ne dort pas du tout, puisqu'en réalité il est mort; mais n'a-t-on pas le sentiment qu'il se situe entre la conscience et l'inconscience, puisqu'il semble être quelque part entre la vie et la mort?

*

Mais pour étudier la question de la lumière, il paraît indispensable de s'arrêter davantage sur « Le dormeur du val ». En effet, ce poème mériterait à plusieurs titres d'appartenir à un recueil qui s'appellerait Illuminations. D'abord la lumière, une lumière éclatante, voire éblouissante est au cœur de ce poème. Toute la première strophe n'est que lumière: si l'on peut voir des « haillons / D'argent », c'est parce que le soleil étincelle sur les gouttelettes d'eau; le double rejet de « D'argent » et de « le soleil / Luit » invite à s'arrêter sur la

lumière, voire à s'en laisser éblouir. Mais on pourrait préciser quelque peu l'idée : ici la lumière ne vient pas à l'intérieur ; elle ressort vers l'extérieur, au point que le petit val « source de rayons ». En somme, cette première strophe n'est pas exactement une illumination, mais plutôt une « ex-lumination ».

L'importance de la lumière est ici à relier à l'importance des couleurs, des couleurs vives et éclatantes dans l'ensemble du poème, fondé sur l'opposition entre le vert du « tron de verdure », du « lit vert », voire du vert-bleu du « frais ruisseau bleu », et les deux points rouges qui apparaissent au flanc du dormeur dans le dernier vers : « Il a deux trous rouges au côté droit. » L'ensemble est si éclatant de couleurs qu'on y voit comme une enluminure : un texte rehaussé de la lumière qu'ajoute des décors peints avec des couleurs vives. Peut-être cette association entre le poème et les couleurs éclatantes est-elle à relier à l'association que fait Rimbaud entre les voyelles et les couleurs dans son fameux sonnet des « Voyelles ».

Cependant, ce qui paraît le plus important quant à la lumière dans ce poème, c'est sans doute le second hémistiche du v. 8 : « où la

lumière pleut »). En effet l'image créée ici est tout à fait saisissante. On a le sentiment que la lumière a pris une épaisseur liquide, une espèce de densité surréelle. En outre, on a le sentiment que ce puits de lumière descend spécifiquement sur le dormeur, que la lumière est venue se concentrer sur lui, puis que le verbe pleuvra ici a pour complément le relatif « où », qui désigne « le lit vert » : tout se passe comme si la lumière venue du Ciel se concentrait sur le dormeur, dans une espèce de transfiguration. Il y a bien ici une véritable illumination, au sens concret comme au sens figuré, mystique : on a le sentiment que la lumière vient ~~de~~ quasi-volontairement à l'intérieur du corps du dormeur.

*

Quant au « Buffet », la façon dont il relève de l'illumination est en quelque sorte tout à fait évident. Le buffet est dominé par la couleur noire, par l'obscurité, l'absence de lumière : il est fait de « chêne sombre » (v. 1) ; il produit de l'« ombre » (v. 3) ; il ouvre de « grandes portes noires ». Il est quelque sorte fait de nuit ; c'est une espèce

de trou noir, une anti-illumination.

Mais c'est précisément en étant une anti-illumination qu'il se constitue comme une source de mystère, et donc d'une lumière nouvelle, bien plus éclatante que le blanc jauni, flétri régnant dans les objets qu'ils renferme : des « linges odorants et jaunes », « des dentelles flétries », « des mèches de cheveux blonds ou blancs ». Cette lumière nouvelle est bien plus éclatante parce que c'est celle qui émane des « histoires » (v. 11), des « contes » qu'il semble apte à délivrer : les histoires, les contes sont ce qui fait rêver les petits et les grands enfants que sont les humains, ce qui leur met des étoiles dans les yeux, en créant des images qui vont bien au-delà de la piteuse réalité.

Nicolas Lakshmanan-Minet

le 21 octobre 2023